

# LA VOIX DU PATRIMOINE de l'Industrie



**N° 15 ETE 2004**

Première parution de l'année 2005 ; nous continuons de publier, comme nous l'avons initié l'année dernière, un dossier thématique par numéro.

Cette approche permet ainsi, au fil du temps, de découvrir d'autres horizons, tout en donnant la plume à différents auteurs.

La conservation successive de la Voix du Patrimoine permettra à chacun de se constituer une documentation.

Évènement majeur de l'année chez nos voisins nivernais, la commune de Fourchambault commémore ses 150 ans d'existence (1855 – 2005).

Tout au long de l'année, se succèdent plusieurs manifestations dont une exposition sur le 150<sup>e</sup> anniversaire de la ville, une conférence sur les mémoires ouvrières à Fourcham-

bault des origines à nos jours, et une autre animée par Annie Laurant sur les premières années de la métallurgie locale, ainsi que deux spectacles illustrant l'histoire de la cité.

Merci à nos amis d'avoir accueilli également notre exposition Mémoires d'Industries en Val d'Aubois.

Cette coopération démontre le bien fondé d'intégrer l'ensemble du patrimoine industriel des deux rives de la Loire dans une problématique similaire d'animation.

L'ouverture «à l'Est» s'est traduite aussi par une journée «découverte», organisée par ATF le 21 mai dernier, à Decize et à La Machine. Découverte fructueuse de ces patrimoines, accompagnés par des guides et animateurs locaux de grande qualité : Decize, de ses aménagements sur la Loire et de ses canaux aux ruines de son ancien château et ses souterrains, en passant par la vieille ville et la tour Guy Coquille, La Machine, haut lieu de l'exploitation du charbon nivernais, présenté dans le musée de la mine et vécu dans la «descente» au puits des Glénons, dans les galeries reconstituées de la mine-image, accompagnée d'anciens mineurs à la verve truculente. Ouverte à tous, cette visite a permis rencontres et échanges entre la trentaine de participants présents.

Le thème choisi de la journée du Patrimoine de Pays, ce 19 juin, est le fer et le verre.

Geneviève Cagnard nous a organisé une visite de la nouvelle manufacture de porcelaine d'art de Couleuvre dans l'Allier. A découvrir encore au moment où j'écris ces lignes !

Preuve que nous ne sommes pas seuls : autour de nous existent des expériences de valorisation économique, culturelle et touristique du patrimoine industriel que nous devons associer à notre démarche du Val d'Aubois.



Cliché : A. Giraud

Les industriels du Val d'Aubois ont bâti de nombreuses cités ouvrières que l'on remarque dans le paysage rural. Nous limitons la présentation à trois exemples moins souvent cités, et cependant évocateurs de vies passées dans une communauté imposée. Au 19<sup>e</sup> siècle et jusqu'en 1918, l'usine semble tout prévoir, même dans les cités « au milieu de la solitude des minières ». De même, face au long bâtiment de la tuilerie où l'on travaille par équipes, on dispose d'un confort appréciable. Partons à la recherche des âmes oubliées...

### les Seize Maisons et la cité Saint-Louis à Saint-Hilaire-de-Gondilly (Cher)

Texte : Annie Laurant documenté par Jeannine Dumouchel, par Patrick Léon et sa conférence : « Du logement ouvrier au logement social dans le Cher (1750 - 1950) », 1998, AD du Cher 4° 1380, et par l'enquête de terrain et les photos réalisées en 2005 par Geneviève Cagnard et Bernard Declercq. Photos 1989 : Marie Vaslin et Annie Laurant.



Maison de la Cité Saint-Louis ( 1989)



Pierre de bassie et encadrement de portes aux Seize Maisons (2005)



Ruines (2005)

**A** la fin de décembre 1853, la nouvelle Société métallurgique Boigues-Rambourg et Cie a repris en main le destin des mineurs de fer, forgerons et fondeurs des établissements du Val d'Aubois et de Fourchambault, avec toutes leurs annexes. Elle entend mécaniser davantage les outils de production et par conséquent investir aussi dans la formation du personnel aux nouvelles méthodes de travail. Il convient donc de fixer les ouvriers auprès de leur lieu d'exercice et de développer une politique de logement déjà bien entreprise auparavant.

Les meilleurs gisements de fer alors exploités se trouvent autour de Beurenard, sur les communes de Saint-Hilaire de Gondilly et de Menetou-Couture, à Andres, Maisons Brûlés, Les Billots, La Corne, Eguilly, à Sargues, Minon, Le Coupoy, Petteloup, etc. Une voie ferrée privée, à traction animale, amenant le minerai au patouillet de lavage et à l'usine de fonderie de Torteron, passait alors entre Saint Louis et les Seize Maisons.

Auprès d'un bois de chêne qui subsiste dans la vaste étendue de verdure, sur une légère éminence, desservi par la voie (D26) reliant Torteron à Nérondes, un long bâtiment était construit, perpendiculairement à la route, pour loger seize familles, d'où son nom : « LES SEIZE MAISONS ». Aujourd'hui, triste ruine sous les broussailles, plus démantelé par la main des hommes que par les intempéries, le lieu n'est animé que par quelques oiseaux. La couleuvre à collier et « l'aspic rouge »

allongé sur les feuilles dans un rai de lumière arrêtent les curieux imprudents.

Au rez-de-chaussée, chacune des seize unités identiques disposait d'une ou deux pièces, la cheminée étant prise dans le mur séparant deux unités contiguës. Sur chaque logement, en façade, on voit la bassie de l'évier, une porte et une fenêtre qui donnent sur une grande cour commune, jadis ensoleillée dès le matin, et où se trouve le puits indispensable, sa margelle usée par la peine des femmes. La belle pierre de Dejointes a été utilisée pour les bassies et les linteaux des ouvertures. Le four à pain collectif est en bout de bâtiment, loin de la route. A l'arrière, quatre contreforts soutiennent le mur, sans porte, mais où s'alignent seize fenêtres. A l'étage subsistent des restes d'enduit à la chaux ce qui évoque la possibilité d'y coucher. Un escalier intérieur, partant de l'arrière peut remplacer l'échelle. En 1861, au moment du changement de gérance de l'usine, seuls sept logements sont occupés par 24 personnes mais en 1872 on dénombre 40 individus pour 10 ménages occupant 9 logements. C'était une vraie cité sous un seul toit.

En 1861, les chefs de famille logés aux Seize Maisons justifient de responsabilités à l'usine :

- Chevrier Michel, chauffeur-chef, 40 ans, marié à Compain Marie ;
- Berger Sébastien, chauffeur-chef, 28 ans, marié à Forceau Marie ;
- Rivaillon Claude, chauffeur-chef, 22 ans, marié à Billon Anne ;
- Dubois Louis, maréchal-chef, 56 ans, marié à Thibaudat Jeanne ;
- Jamet Louis, maréchal, 31 ans, marié à Dubois Jeanne ;
- Léveillé Jean, garde-magasin, 40 ans, marié à Chaumereux Anne ;
- Mique Gabriel, charpentier, 40 ans, marié à Beroillon Geneviève.

Ces locataires pouvaient apercevoir à l'Est, le grand ensemble de SAINT-LOUIS-AUX-MINES construit par la même société Boigues-Rambourg, à la même époque en groupes parallèles de maisons, face au domaine minier de Sargues.

Dans l'enclos actuel, on reconnaît facilement une chapelle surmontée de son clocheton et de la croix. Elle est accolée au bâtiment principal qui consistait, dès



La chapelle, l'école et les logements de Saint-Louis-aux-Mines (1989)

septembre 1860, en 2 salles de classes et un ouvroir pour l'apprentissage de la couture aux jeunes filles, mais qui servait également d'atelier de charité et de centre de soins. Le corps central est surélevé et des pans de bois accentuent la visibilité des différentes parties de la façade plane dont les ouvertures sont variées dans leurs formes, leurs dimensions et l'ornement. Les toits s'agencent dans un effet savant. Aux abords, 21 logements locatifs avaient été construits. Au recensement de 1861, seuls 11 étaient occupés par 46 personnes dont on relève les professions des chefs de famille : 1 forgeron, 1 garde-magasin, 1 journalier, 1 couturière, 1 entrepreneur, 1 jardinier, 3 mineurs, 5 mécaniciens-chefs. Les maisons disparaissent peu à peu. En 1872, 50 individus soit 10 ménages, occupent 6 logements. Des maisons sont rasées en janvier 1991. Il en reste encore trois, parfaitement entretenues, et le puits.

Les deux religieuses responsables de l'instruction et de l'éducation des enfants étaient logées sur place et appartenaient à la Congrégation de la Providence de la Pommeraye, au diocèse d'Angers. L'aumônerie était assurée par le curé de la paroisse de Saint-Hilaire-de-

Gondilly. Les terres de Saint-Hilaire ayant appartenu simultanément aux moines de l'Abbaye de Fontmorigny, aux seigneurs de Menetou-Couture et aux seigneurs de Doys, l'habitat était très dispersé sur une commune étirée du Nord au Sud sur 12 km. Une classe primaire communale installée au bourg (lois de 1806 et 1823) recevait 46 enfants. Des cours du soir permettaient à des adultes (19) d'apprendre à lire. Mais cette salle ne pouvait convenir aux enfants qui en étaient trop éloignés. En 1873, le maire tenta une démarche pour qu'un plus grand nombre d'enfants soient scolarisés à Saint-Louis-aux-Mines. Les sœurs qui assuraient des soins et accueillaient déjà 80 enfants (dont ceux de propriétaires voisins et qui payaient une rétribution) ne pouvaient accepter de donner à leur école libre le caractère d'une école de hameau. Pendant deux ans, des lettres furent échangées entre les trois parties (municipalité, Direction de la Sté Boigues-Rambourg, Supérieure de la Congrégation), pour envisager les « ...conditions d'arrangement au cas où la municipalité accepterait de reprendre les bâtiments et dépendances actuellement occupés par Mesdames les Sœurs... » La fermeture de l'usine de Torteron et la réduction du nombre d'écoles congréganistes amenèrent l'abandon de l'école de Saint-Louis et la construction de deux écoles laïques, mixtes, ouvertes à l'automne 1882, l'une au bourg de Saint-Hilaire de Gondilly, l'autre au hameau de Beurenard.



Cité Saint-Louis (1989)

# Les logements ouvriers de la tuilerie Lavallée à Grossouvre

**E**nfant du pays, né à Grossouvre en 1866, Ernest Lavallée entreprend la construction de son l'usine en 1900, comme l'attestent les documents dont nous disposons. <sup>(1)</sup>

La tuilerie construite sur le site de l'ancienne usine métallurgique disposait déjà de quelques logements ouvriers :

- Au Coin Chaud ;
- Rue des Bas-Blancs ;
- Aux Galeries.

Vers 1920, Ernest Lavallée fit construire un certain nombre d'ouvrages :

- des bureaux surmontés d'une terrasse à l'extrémité ouest d'un grand bâtiment ;

- une maison pour loger le concierge à l'entrée principale ;
- un logement pour le garde-chasse et le garde-carrière «Ciboulet» <sup>(2)</sup>, à l'entrée secondaire, laquelle donnait accès à l'ancienne halle au charbon et aux écuries nécessaires aux chevaux utilisés par l'usine.

## La route de Véreaux :

A gauche en montant, derrière le logement du Directeur, six ensembles à toiture deux pans voient le jour vers 1923 et sont conçus en douze logements adossés deux par deux, disposant chacun de deux pièces, d'un apprentis ainsi que d'un cabinet <sup>(3)</sup> situé dans le jardin.

Au sud de l'église et à l'ouest de l'école communale de garçons, il y a deux vieilles maisons près d'un grand champ bordé par la montée des Bas-Blancs. C'est là qu'Ernest Lavallée implante, également vers 1923, la «Cité St Paul» <sup>(4)</sup> appelée plus simplement «la Cité».

## La Cité :

Là aussi, la construction reste identique aux précédentes, seuls le regroupement et l'orientation varient. En effet, un logement comprend deux pièces principales : une cuisine chauffée au moyen d'un poêle utilisant le bois de chauffage et une chambre sans feu. Près de la porte d'entrée qui ouvre plein sud, un apprentis sert de remise. Un passage commun sépare l'habitation du jardin dans lequel chaque logement dispose d'un «cabine».

Au total, la cité se compose de seize logements regroupés par ensemble de quatre et répartis sur deux rangées séparées par des chemins donnant accès au puits ainsi qu'à la rue principale. <sup>(5)</sup>

## La population :

Dans les années 1930-1940, les habitants de la cité représentent un groupe professionnellement assez homogène, dont les hommes, pour l'essentiel, travaillent à la production : four, chargement de bateau, etc. Ce sont des français, régionaux, héritiers d'une tradition ouvrière acquise pour certains d'entre eux en tuilerie à Charenton du Cher.

Certaines femmes, filles ou épouses confectionnent «des boîtes» à domicile pour le compte de la société de cartonnage du Fourneau, à Fontfrain (La Guerche).

## Autre répartition du personnel suivant le travail et l'origine :

Route de Véreaux, dans les années 1935-45, habitent principalement des professionnels d'origine régionale : le conducteur des wagonnets (Decauville), le mécano, le maçon, le conducteur de chevaux, etc. ...

Les travailleurs étrangers, quant à eux, demeurent essentiellement «aux Galeries» et «au Coin Chaud».

## La cité, la route de Véreaux, les Galeries dans le cadre d'une politique du personnel :

A l'époque où Ernest Lavallée réalise la construction de 16 logements à la Cité et de 12 route de Véreaux, le terme de politique du personnel n'est pas usité.

Néanmoins, on remarquera que cette répartition en groupes homogènes, ces logements à deux pièces, construits sur l'initiative de l'employeur, semblent assez proches de ce qui se réalisait ailleurs, par exemple à Bourges, quartier Mazières.

## Tableau des logements ouvriers

- Route de Véreaux	12
- La Cité	16
- Les Galeries	16
- Le Coin Chaud	6
- Les Bas Blancs	8
- Autres (environ)	10
Total	68

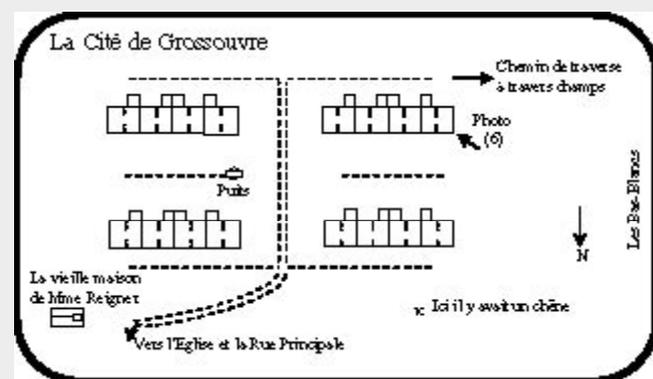


La Cité St Paul : façade nord et pignon ouest des logements ouvriers(6)

**Commentaires :** à supposer 5 à 6 occupants par logement, cela représentait environ 250 à 300 personnes. Or, en plus de ce qui figure ci-contre, M. Lavallée disposait d'une dizaine d'autres logements au moins et quelques-uns de ses salariés possédaient leurs propres demeures.

Ceci donne une idée de l'activité, dans les années 1920-1940, de Grossouvre qui regroupe à cette période, 450 à 500 personnes et où le monde agricole (5 domaines dont un seul un peu plus important) était très minoritaire et relativement éloigné du bourg. S'y ajoute une bonne dizaine de commerçants, souvent aux activités multiples, alors que passent, «rue principale», des tombereaux lourdement chargés à la tuilerie et que s'écluent les bateaux dont le tirant d'eau est souvent à la cote maximum.

## Marcel SIMONNIN et Jacques PERROT



- (1) Archives familiales Lavallée-Pabion
- (2) Nom de son attributaire
- (3) Cabinet d'aisances
- (4) Ernest Lavallée a un fils prénommé Paul.
- (5) Voir schéma
- (6) Angle de prise de vue de la photo.

## AUBOIS DE TERRES ET DE FEUX

ATF Le Guétin - 18150 CUFFY  
Président Emmanuel LECOMTE  
aifaubois@aol.com

## LA VOIX DU PATRIMOINE DE L'INDUSTRIE

Directeur de la publication : Emmanuel LECOMTE  
Rédacteur général : Annie LAURANT  
Mise en page : Alain GIRAUD  
Iconographie : ATF  
N° ISSN : 1288 - 1007  
Impression : Alinéa Print Paris-Nevers

